

# *La chanson des métiers*

*Ceux qui tiennent le soc, la truelle ou la lime,*

*Sont plus heureux que vous, enfants de l'art sublime !*

*Chaque jour les vient secourir*

*Dans leurs quotidiennes misères ;*

*Mais vous, les travailleurs pensifs aux mains légères,*

*Vos ouvrages vous font mourir.*

*L'austère paysan laboure pour les autres,*

*Et ses rudes travaux sont pires que les vôtres ;*

*Mais il retient, pour se nourrir,*

*Sa part des gerbes étrangères ;*

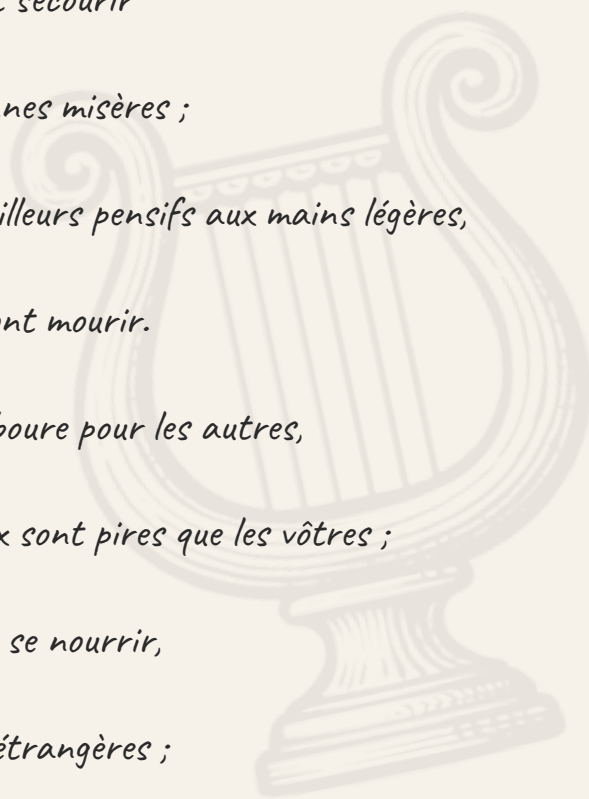
*Vous qui chantez, tressant des guirlandes légères,*

*Les moissons vous laissent mourir.*

*Le rouge forgeron, dans la nuit de sa forge,*

*Sue au brasier brûlant qui lui sèche la gorge ;*

*Mais il boit, sans les voir tarir,*



*Les petits vins dans les gros verres ;*

*Et vous qui ciselez l'or des coupes légères,*

*Les celliers vous laissent mourir.*

*Le pâle tisserand, courbé devant ses toiles,*

*Ne contemple jamais l'azur ni les étoiles ;*

*Mais il parvient à se couvrir,*

*La froidure ne l'atteint guères ;*

*Vous qui tramez le rêve en dentelles légères,*

*Les longs hivers vous font mourir.*

*L'audacieux maçon qui, d'étage en étage,*

*Suspend sa vie au mince et frêle échafaudage*

*À bien des dangers à courir ;*

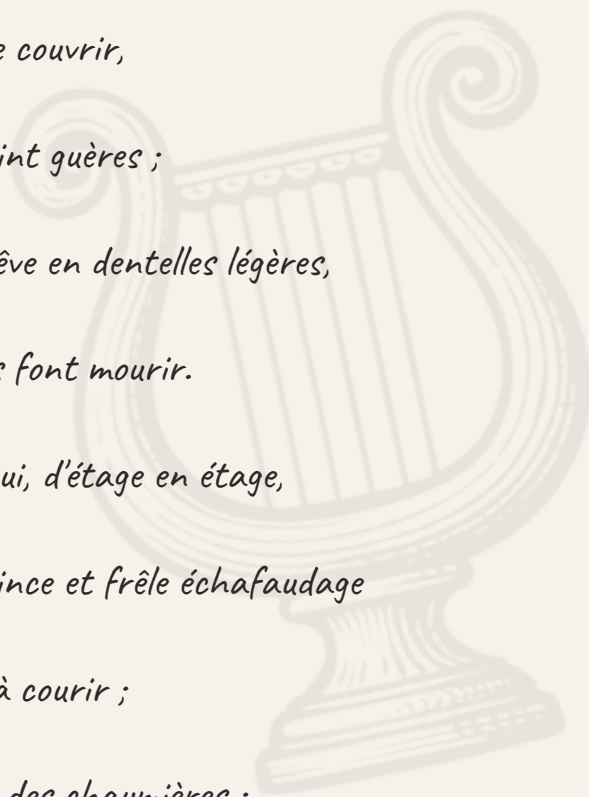
*Mais ses fils auront des chaumières ;*

*Vous qui dressez vers Dieu des échelles légères,*

*Sans foyer vous devez mourir.*

*Tous vaincus, mais en paix avec la destinée,*

*Aux approches du soir, la tâche terminée,*



*Reviennent aimer sans souffrir*

*Près des robustes ménagères ;*

*Vous qui poursuivez l'âme aux caresses légères,*

*Les tendresses vous font mourir.*

*René-François Sully Prudhomme (1839-1907)*

